



Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Voilà, c'est la reprise. On nous le dit sous tous les tons. Pas seulement la rentrée. Mais la reprise. Comme avant. Avant la grande rupture covidienne. On nous avait tellement annoncé que rien ne serait plus comme avant. Qu'il y aurait un monde d'après. Que de sueurs et de mots versés sur ce monde d'après. Et voilà qu'on y est. On se pince un peu. On regarde autour de soi. Tout y est tellement semblable à avant. Ça fait le même effet que le passage à l'an 2000. C'était donc ça le nouveau monde ? Le même, mais reprisé ? Que d'efforts pour raccommo-der le vieux monde. Que de rustines. M'est revenu cette parole du petit rabbi de Nazareth : *"Personne ne raccommode un vieux vêtement avec une pièce d'étoffe neuve ; autrement la pièce neuve tire sur le vieux tissu et le déchire davantage."* Pas d'autre solution pour reprendre le vieux monde sans risque de le bousculer que de le faire avec du vieux tissu. On voit ça tous les jours. Vieilles histoires. Vieilles combines.

Et si, laissant à une révolution à venir le soin de mettre le vieux monde à terre, ce qu'on appelle "littérature" était la tentative de reprendre le vieux monde avec un tissu si neuf que ça le ferait craquer ?

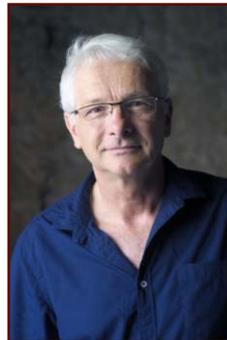
On peut toujours s'y essayer.

Et en tout cas, la littérature semble avoir un lien avec le coudre : le découdre (en découdre ?), le tisser, le dé-tisser, manière de donner du fil à retordre au réel pour que l'impératif fataliste "c'est comme ça" soit dévoyé, retourné, et que le tissu dévoile sa trame le restituant chaque fois à ses commencements.

Il n'y aurait donc de véritable "reprise" que celle qui soit effectivement re/prise, et aussi vieux que soit le tissu re/pris : art des commencements !

Dans un tout récent ouvrage, *Naissance de la phrase*¹, Jean-Christophe Bailly note que *"dès lors qu'une phrase s'invente, elle rejoue le scénario pourtant à jamais inconnu de la naissance du langage."*

On aimerait tellement pouvoir appliquer cet art des (re)commencements à nos vies, aux affaires du monde. "L'an 01", vous vous souvenez ?



SOMMAIRE

Éditorial par Michel Séonnet

Président de l'Association des Amis de l'Amourier 1

Entretien avec Jeanne Bastide

conduit par Michel Séonnet 2, 3, 4

Rencontre avec Alain Guillard

compte rendu de Didier Plagnol 4, 5

Un nouveau site : amourier.fr

entretien avec Jean Princivalle et Alain Freixe 5, 6, 7

À quelques mots d'ici

rubrique d'Alain Freixe sur les éditions NOUS 7, 8

Journal intermittent

de Raphaël Monticelli 8

On en rêve à chaque naissance d'un enfant, d'un amour.

Chaque aube nous y convoque.

Chaque première phrase d'un livre, premier vers d'un poème – qu'on les lise ou qu'on les écrive.

Malgré tous les vieux bouts de tissus appelés à la rescousse du vieux monde, quelque chose en échapperait-il qui, dans cette reprise annuelle, et malgré la terrible emprise de peur que nos maîtres cherchent à faire peser sur nos esprits inquiets, nous pourrions dans la banalité des jours entrevoir de toujours possibles re/commencements ?

Nous y invitent, chacun à sa manière, les livres dont il est question dans ce numéro du *Basilic*.

À chaque lecteur de prendre le risque que le jeu, parfois violent, d'ombres et de lumières qu'ils nous proposent, ne vienne défilier les ourlets de nos vieux tissus.

Le risque n'est-il pas inhérent à l'écriture ? demande Jeanne Bastide. Et de citer René Char : *Que le risque soit ta clarté.*

La clarté des re/commencements ?

Michel Séonnet

(président de l'Association des Amis de l'Amourier)

1. Livre paru aux éditions Nous, voir chronique d'Alain Freixe dans ce numéro.

ENTRETIEN

avec

Jeanne Bastide

conduit par Michel Séonnet

à propos de son récit

Un déjeuner de soleil



Je suis toujours la petite fille qui désire aller voir "au-delà".

Un déjeuner de soleil est le cinquième récit que Jeanne Bastide publie aux éditions L'Amourier. C'est l'histoire d'une séparation. Le monologue d'une femme blessée. Mais qui, au lieu de nous prendre par les sentiments, tisse chaque page de sensations, de couleurs, de jeux d'ombres et de lumières. Sous la haute présence du soleil méditerranéen.

Michel Séonnet

Je commençais la re-lecture de ton livre, lorsque, écoutant, sur France Culture, une émission à propos du journal de Virginia Woolf, j'entendis que le 25 octobre 1920 (il y a précisément un siècle!), elle avait noté ceci: "La vie si semblable à une bordure de trottoir au-dessus d'un gouffre..." C'est ainsi que commence ton livre. Le trottoir, oui. Toujours au bord. L'abîme. C'est là qu'il va se tenir. Chemin morcelé et périlleux. Le jeu et la peur. C'est un livre risqué que tu as entrepris d'écrire. En avais-tu conscience dès le début? Je suppose que l'on ne brave un tel risque que parce que l'on y est contraint. Qu'est-ce qui t'y contraignait?

Jeanne Bastide

Un livre risqué?

Le risque n'est-il pas inhérent à l'écriture?

On pourrait dire la même chose de vivre... c'est s'exposer.

Le risque peut être aussi nécessaire. On n'a rien sans risque. Il faut parfois tenter sans savoir à l'avance... "Émerge autant que possible à ta propre surface. Que le risque soit ta clarté." écrit R. Char

Quand je me lance sur la feuille blanche je ne perçois ni menace ni piège ni contrainte. Je me sens entière, et essaie simplement de donner forme à de l'informe. J'insiste sur *donner forme*. Une impulsion se met en place afin de trouver les images, les métaphores adéquates. Comme un élan intérieur qui me pousse à mettre en ordre ce chaos intérieur que chacun renferme. Comme on met de l'ordre dans ses placards ou sa bibliothèque.

Et rendre ainsi sa pensée habitable.

Sans projet – si ce n'est celui de donner un visage humain à ce qui vient. Je pense à la Genèse où la parole *donne forme* au chaos originel. Fait advenir. Sans vouloir être présomptueuse, je crois que c'est de cela qu'il s'agit. Toute création participe du divin. Je l'écris d'ailleurs dans ce livre "Les mots précèderaient-ils les choses?"

Le risque – si risque il y a – est antérieur à l'écriture. Dans la vie même.

Il y a bien sûr, le risque de ne pas être entendu. Le lecteur étant partenaire.

Michel Séonnet

Donc ce qui vient, c'est une chemise blanche. Et ce dont il semble s'agir ici, c'est de donner images à une blessure?

Jeanne Bastide

On ne sait jamais pourquoi une image arrive...

Oui, c'est une chemise claire qui m'est venue. La chemise est une seconde peau, elle protège. Elle fait aussi barrière à la peau elle-même? La chemise a à voir avec l'intimité.

Symboliquement, être dépourvu de chemise est signe de dénuement ou de solitude morale. Donner sa chemise est générosité.

Mais je dois dire qu'en écrivant, je n'ai pas pensé à tout ça. "Sa chemise claire ne m'enveloppe plus de son silence."

Plus qu'un récit, j'ai écrit une succession d'images et de sensations. Un monologue de la folie ordinaire pour dire la douleur de l'absence.

La narratrice, bouleversée, désorientée par la séparation et l'éloignement de l'autre dit cette rupture et ses enchaînements. Ses éclaboussures. Un cortège de ressentis.

On rentre dans des territoires inconnus. Le texte, de lui-même, dit l'étrange. Dans la douleur, on ne sait plus bien qui on est...

Michel Séonnet

Images, sensations, c'est la matière de chacun de tes textes. Et avec une prédilection pour ce que j'appellerais les "élémentaires" (comme en physique). Presque à chaque fois, c'est l'un de ces éléments premiers que convoque le titre... La nuit (déborde). Le vent (fenêtre du). Le silence (ordinaire). Et ici le soleil (déjeuner de). Comme s'il y avait toujours tentative de dire à partir d'eux. Comme s'ils étaient la clé du dire.

Jeanne Bastide

C'est joli, ce que tu dis.

(Même si je connais mal les constituants fondamentaux de la matière !)

Mais oui, j'ai une amitié particulière pour les choses simples, fondamentales, et pour les éléments. Pour l'ombre, la lumière, le silence, l'arbre, la pluie... Ce qui est naturel et ordinaire. Modeste.

Pour l'humain. Les mots, la peau, la main. Le sourire.

Je ne sais pas s'ils sont la clé du dire.

Il me semble que mon matériau d'écriture prend racine dans tout ce qui est images, impressions, troubles, émotions, enthousiasmes ou ébranlements. D'étonnements aussi. Ce qui me touche venant du "dehors". Ce que je reçois, que je capte – ou qui m'impacte. Ce qui "m'arrive", offert par l'externe, l'apparent.

Depuis l'enfance je me demande ce que cache l'apparence. Qu'y a-t-il derrière la peau des choses ?

À moins que "le mode d'apparaître" des choses et des êtres soit aussi, en même temps, leur mode d'être ?

Michel Séonnet

Et là, qu'as-tu trouvé sous la peau de la blessure d'abandon ?

Jeanne Bastide

Le problème c'est que parfois, on n'a plus de peau !

Plus de chemise. Aucune enveloppe. L'écorce intime ne nous protège plus. Les circonstances nous touchent alors au plus près. La "peau", une enveloppe qui contient, entoure, délimite, rend possible un contact. L'idée de protection et d'intime signifie qu'il y a bien déjà une peau.

J'ai travaillé avec des patients psychotiques pendant plus de vingt ans et cela m'a souvent interrogée sur la frontière avec la folie.

Ces personnes, l'écriture les tenait, les mettait debout, les bordait. Les mots leur servaient-ils d'épiderme ? Je m'interrogeais "Et moi, de quelle étoffe suis-je faite ?"

Je me souviens d'un jeune homme qui avait écrit "J'ai survécu à ma propre disparition". Certains jours je me demandais si le stylo leur servait de corps !

L'expérience clinique, la fréquentation au quotidien de personnes souffrant de psychose ou d'autisme, indique que parfois le contact est impossible du fait que c'est comme s'ils n'avaient pas de peau, ils sont à vif, comme "épluchés". Tout contact est douloureux. Comme si, ni dedans ni dehors existant, ils seraient confondus. Le personnage féminin de *Un déjeuner de soleil* se remémore, s'interroge. Son corps n'a plus d'enveloppe depuis le départ de

celui qu'elle aime. Elle est à vif, écorchée. Amputée. Depuis, ne connaît plus sa limite. Elle est donc dans le pur éprouvé. Cherche comment exister après l'arrachement, la mise à vif. Elle est – me semble-t-il – dans la réception, l'accueil de ce qui lui arrive, depuis l'intérieur, mais aussi le dehors. "Le plus beau vêtement qui puisse habiller une femme, ce sont les bras de l'homme qu'elle aime", écrivait Yves Saint-Laurent. La narratrice est déshabillée.

Cela pour dire que, comme pour *Un silence ordinaire*, je me suis appuyée sur cette expérience-là pour écrire ce texte.

Michel Séonnet

"C'est vrai, certains jours je suis folle", dit la narratrice. C'est comme si la séparation, le départ de l'être aimé auprès de qui le "je" se fondait dans un "nous" l'avaient livrée à elle-même. Et qu'il lui fallût reconquérir ce "je".

Jeanne Bastide

Folle, folie ? Ne dit-on pas dans l'élan amoureux "je suis folle de toi" ? Quand l'amour cesse n'est-on pas, de fait, "a-follée", privée de... cet "être folle"-là ? La "certitude" est perdue.

La folie peut être caractérisée comme "avoir un rapport à la certitude absolue", plutôt qu'au doute. Le sens est alors ouvert soudain à tous les sens, tous les possibles, toutes les effervescences.

Si folie il y a dans ce récit, c'est dans le sens commun. Ni aliénée. Ni démente.

Au contraire, en plein discernement.

Michel Séonnet

Page 21 tu donnes une explication au titre de ton livre: "Ma grand-mère disait 'ça fera un déjeuner de soleil' pour le linge mis à sécher en plein midi. Le soleil mangeait toute la couleur, les robes perdaient leur éclat." Est-ce là, finalement, la tentative de ce livre: étendre la douleur, la violence de cette séparation en plein soleil sur les draps blancs de la page pour qu'elles perdent de leur virulence et que sans oublier on puisse continuer sa route? Est-ce qu'il n'y a pas là un chemin de délivrance – ou au moins de réconciliation, comme dit la narratrice à la dernière page?

Jeanne Bastide

Je pourrais dire, comme Emmanuel Carrère, que donner forme à son expérience, sauve. De même que mettre à distance. .../...

.../...

Mais ce n'est pas uniquement pour cela qu'on écrit !

Ce texte était aussi un plaisir de fouiller dans les limites, dans l'absurde, le non-sens, l'illogique, d'aller voir là où l'on ne va pas habituellement. Quand on va plus loin que la frontière imposée, qu'y a-t-il ? (Je suis toujours la petite fille qui désire aller voir "au-delà".)

Bien sûr, il y a eu la douleur, mais elle a permis d'aller voir plus loin, "ailleurs". Et de creuser, d'explorer la forme pour le dire. D'une certaine manière d'aller à la découverte de mon imaginaire et de trouver les images adéquates. De sillonner des espaces nouveaux, de traverser l'impensé, de visiter l'illusoire, et ainsi approfondir la fiction.

Et je dois dire que c'était une belle expérience.



Jeanne Bastide, Voix du Basilic 2013

Un déjeuner de soleil, 12,00 €

collection Thoth, éditions L'Amourier

Lire des extraits

Vous pouvez lire sur notre site des **extraits** de ce livre, ainsi que deux notes :

l'une de Françoise Oriot, parue dans le précédent *Basilic* de juin,

et la seconde de Jacques Brémond, parue sur le site *Poezibao*.



RENCONTRE

avec

Alain Guillard

à propos de son livre

N'oublie pas la lumière avant de...

Nos "**Voix du Basilic**", comme nombreuses manifestations culturelles, furent cette année, pour les raisons que vous savez, annulées. Bien tristes, étions-nous... C'est alors que nous avons proposé à **Alain Guillard**, écrivain résidant à Coaraze et l'un des invités prévus pour la session 2020, de maintenir une rencontre (réduite au périmètre de notre village) autour de son livre venant d'être publié, *Et n'oublie pas la lumière avant de...* Une vingtaine de Coaraziens ont répondu à l'invitation, heureux d'écouter et parler avec celui qu'ils croisent au quotidien par les rues du village. Didier Plagnol, qui avait beaucoup aimé le livre, a conduit le débat, suscitant un réel partage avec l'auditoire. Pour le *Basilic*, nous lui avons demandé de relater cette rencontre.



Alain Guillard vient de publier un deuxième livre chez L'Amourier – après *Quête du nom*, recueil de poésie paru en 2016. Ces deux titres reflètent l'humble et lumineux cheminement d'un écrivain mettant sa plume au service de l'humain, dont il aspire à faire sourdre pour son lecteur les zones d'ombre et de lumière, dans lesquelles chacun pourra se reconnaître.

Dans ce nouveau livre, il s'agit d'un récit confidentiel, au sens propre du terme, dans lequel il travaille à vif "la condition humaine" d'un homme foncièrement authentique (espèce en voie de disparition), intitulé ***Et n'oublie pas la lumière avant de...***

D'emblée, nous avons demandé à l'auteur ce qu'évoquait pour lui les points de suspension du titre, *Et n'oublie pas la lumière avant de...* Mais le poète se garda bien d'enfermer ses lecteurs dans une possible réponse personnelle, car le récit du parcours de son héros, Pierre, éveille pour chacun des résonances particulières, qu'il serait dommage d'emmurer dans un quelconque cadre.

L'échange s'est poursuivi autour de la désespérance de Pierre confronté à des amours impossibles, désespérance qu'il apaise par l'alcool : *"il préférerait (...) l'état de paix que l'alcool permettait d'atteindre (...) cet instant où l'alcool le recouvre d'une pellicule protectrice – à moins que ce ne soit le réel alors qui en soit recouvert. En tout cas, une enveloppe qui le protège, met les êtres et les choses à distance, sans quoi il est submergé, envahi par ces êtres et ces choses."*



Un de ses lecteurs interpella ensuite Alain Guillard sur la confrontation de son héros avec la psychiatrie, dans une clinique où il rencontre un professeur de philosophie *"adepte de Franz Fanon"*. Aujourd'hui, plus que jamais, la psychiatrie suscite des appréciations opposées, mais le constat de Pierre/Alain fait froid dans le dos, décrivant la consultation chez le psychiatre, avec *"Le silence justement, (...) profond, palpable. Le temps semble suspendu. L'œil inerte du psy (...). Le sourire léger qu'il surprend sur la figure de l'autre le brûle comme une humiliation. Il voudrait s'arracher de son siège, se dresser, décider du terme de la séance. Il attend,*

écrasé à mesure." Et de conclure avec une merveilleuse pertinence dérangeant nos certitudes rationnelles : *"Comprendre, n'est pas se libérer."*

Enfin, le dialogue entre l'auteur et son auditoire devait se conclure à propos du parcours complexe et contrasté de Pierre, ce qui le rend d'ailleurs si attachant : il semble subir une sorte

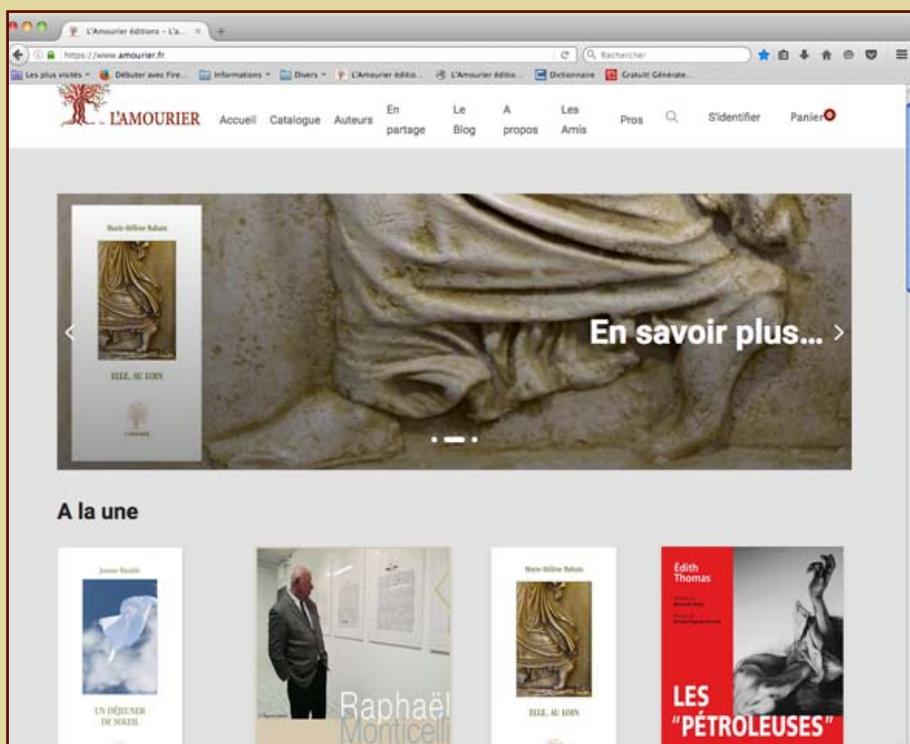
de fatalité, *"tant il est vrai que la vie de chacun n'est qu'un cercle vertueux ou vicieux, selon la naissance souvent..."*, et il désespère même des siens, de sa famille qui, *"sous couvert d'harmonie, est lieu de mort parce que lieu pervers – parce que soumis aux nœuds de l'affection, au silence que celle-ci impose – de tensions et conflits essentiels entre ses membres"*, mais son parcours chemine cependant vers une liberté lui accordant la lumière de l'espérance ; car, dit-il : *"L'enfance, l'adolescence... Il n'y a jamais que soi qui sache vraiment."*

Et l'on comprend mieux son propos qui, dans cette période de désespérance, nous inciterait à le lire ainsi : *ne pas oublier la lumière...*

UN NOUVEAU SITE amourier.fr

ENTRETIEN
avec
Jean Princivalle
conduit par Alain Freixe

De toile et de fronde



Alain Freixe

Vingt ans après... Non, nous ne sommes pas chez Alexandre Dumas mais bien du côté du site amourier.fr. Vingt ans après, qu'est-ce qui n'allait plus dans l'ancienne conception d'un site littéraire, marchand et culturel à la fois ? Quel désir nouveau t'a soudain soulevé pour te porter à la hauteur de ce nouveau défi ?

Jean Princivalle

Il s'est agi principalement de répondre à une question, pourquoi malgré une communication régulière et de qualité, assurée par Bernadette Griot, la fréquentation de notre site se mettait à baisser ? Un audit proposé par l'Agence Régionale du Livre, nous a indiqué les principaux points d'obsolescence technique à même d'être

corrigés, dont la nécessité d'être "responsive"; c'est à dire d'avoir un contenu élaboré dans la perspective d'une consultation possible sur smartphone. En fin de compte il ne s'agissait plus de décider de modifications mineures, mais d'une refonte totale du site, ce qui représentait pour nous un énorme chantier. La société qui hébergeait notre site et en assurait la maintenance n'était pas prête à revoir ses concepts et a d'ailleurs, en même temps, averti ses clients du temps qui leur restait pour se retourner avant qu'elle ne mette la clef sous la porte. Nous avons donc dû précipiter la réalisation de notre projet et déployer une nouvelle forme de visibilité de l'Amourier sur le net tout en assumant le quotidien de l'édition; il reste d'ailleurs encore deux ou trois chantiers en cours pour l'aboutir...

Alain Freixe

Qu'est-ce qui reste de l'architecture de l'ancien site? Qu'est-ce qui change?

Jean Princivalle

C'était un site à contenu très riche, il le reste. Presque tout a été déménagé ou est en passe de l'être. Techniquement il ne reste rien des formes anciennes qui s'apparentaient encore à la page imprimée; là on est sur d'autres critères qui ont trait à la mobilité, à l'automatisation, à des constructions morcelées qui permettent l'adaptation à d'autres tailles d'écrans. Nous feignons de résister en privilégiant encore la conception des pages pour ceux qui nous consultent sur ordinateur mais comme un gros tiers des visites viennent de smartphones on va devenir plus attentifs à l'aspect sur petit écran. Tiens "petit écran" ça me rappelle quelque chose...

Alain Freixe

Pourrais-tu à gros traits présenter aux lecteurs du Basilic les nouveautés, les nouvelles rubriques?

Jean Princivalle

Ce qui s'ajoute quant au contenu, et qui se découvre dès la page d'accueil, c'est un petit carrousel d'articles concernant des actualités critiques, événementielles, ou annonçant les nouveautés de nos pages "Chroniques" ou "Entretiens" qui devraient s'étoffer au fil du temps. Aussi, un "Auteur du mois" est mis en avant, ainsi que la rubrique "Découvrir une collection". D'autres choses vont sans doute encore venir, car internet encourage chez les adeptes un instinct d'explorateur qu'il ne faudrait pas décourager...

Alain Freixe

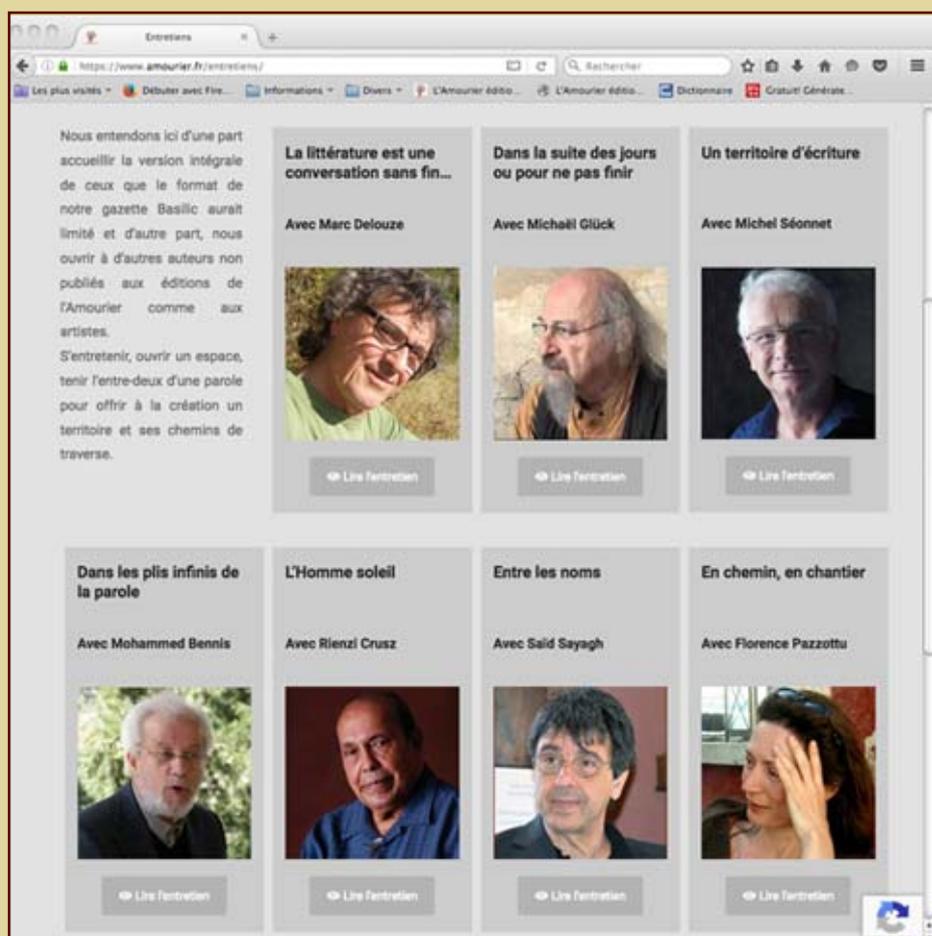
Comment s'articulent l'aspect "e.commerce" – il s'agit bien de proposer les livres que publie la maison d'édition à la vente – et l'aspect "vitrine", ce côté communication qui suppose un intérêt et une étude de la cible visée? N'y a-t-il pas quelque contradiction à parler de cible lorsqu'il s'agit de livres dans lesquels l'écriture joue un rôle essentiel, bref lorsque les livres sont plus que de simples marchandises?

Jean Princivalle

Nullement, ni chasseurs ni cibles, mais comme tu le dis une "maison" d'édition. Ce site est une maison habitée par des livres où tout le monde est invité à venir séjourner le temps d'une ou plusieurs rencontres avec des autrices et des auteurs, avec des textes. On n'est pas bousculé, il n'y a pas d'heure de fermeture; la lecture est un acte singulier et silencieux depuis quelques siècles; ça tombe bien, il n'y a pas de musique d'ambiance chez nous. Pour des raisons essentiellement liées à l'insignifiance économique les petites maisons d'édition, malgré leurs efforts, ont du mal à être aussi présentes qu'elles le souhaitent au sein de ce qu'on appelle "la chaîne du livre"; disposer d'un site internet me semble un bon complément pour accéder à une certaine visibilité. Ainsi, pour en revenir à *Vingt ans après*, cela procède peut-être aussi un peu de la fronde...

Alain Freixe

Qu'est-ce qu'un site, à tes yeux d'éditeur? Est-ce un cyber-employé, exploitable 24 heures sur 24, toujours présent,





jamais défaillant ? Je file la métaphore, un employé cela se paye : le salaire de cet employé-automate ne se paierait-il pas en contenus, mises à jour, souci du référencement, bref, d'une attention permanente ?

Jean Princivalle

Je vois plutôt le site comme un outil, délicat et susceptible, qu'il faut ménager... Mais, comme tu le dis, il faut aussi le nourrir et il a une faim de loup ; quelques jours sans manger et il dépérit. Qui est l'exploité dans ces conditions, vaste question en effet !

Alain Freixe

Cet accent mis sur l'internet et le virtuel va-t-il entraîner une certaine désaffection quant à la présence des éditions sur les festivals et autres "marchés" du livre ?

Jean Princivalle

Si, comme je viens de le dire, la rencontre avec les livres peut se faire avec quelque avantage sur la toile, celle des êtres ne se peut concevoir qu'en "présentiel" comme ils disent. Nous serions allés début octobre, au festival du livre de Mouans-Sartoux si celui-ci n'avait été annulé. Nous irons à Paris, au Marché de la Poésie exceptionnellement automnal, masqués jusqu'au yeux, ce qui risque de limiter un peu les échanges, mais nous espérons, en acceptant d'y participer malgré les obstacles, que les visiteurs motivés feront de même pour dépasser avec nous les inconvénients imposés par la crise sanitaire. Pour la suite, nous irons toujours au devant de nos lectrices et lecteurs mais comme les longs voyages en voiture commencent à nous fatiguer nous présenterons moins de livres car nous nous déplacerons en train !

À QUELQUES MOTS D'ICI

par Alain Freixe

Rappel : Cette rubrique entend faire connaître quelques-uns des livres que publient les maisons d'édition qui s'efforcent d'offrir à leurs productions l'avenir qu'elles méritent.

Vingt ans – Décidément ! (cf. entretien avec Jean Princivalle ci-contre) – et un projet magnifique qui a trouvé sa concrétisation dans la publication de l'intégrale des *Journaux* de Kafka (1910-1922) dans la traduction de Robert Kahn. Une somme de quelques 840 pages très diverses allant de l'aphorisme au début de récit, en passant par des portraits, des notes sur des spectacles... bref une vie dans son déroulé ordinaire, convictions et doutes mêlés, où le travail créateur a toute sa part.

Ainsi vont les **éditions Nous*** ! Si vous donnez à entendre le S final, vous vous retrouvez sur les rives grecques de la philosophie où le vocable – orthographié *Noûs* ou *Noos* – renvoie aux notions bien mouvantes de raison, d'esprit, d'intelligence – sinon vous entendrez le pronom personnel pluriel tendant à montrer qu'important avant tout les auteurs et traducteurs qui constituent le riche catalogue que Benoît Casas, son fondateur, a patiemment bâti avec à ses côtés son associée, Patricia Atzel. Celui-ci se décline en plusieurs collections : Now, Hors, Disparate, Antiphilosophique collection, Via, Captures, Nobis, Revue, Collection Grmx... il faut visiter le site des éditions www.editions-nous.com pour se rendre compte qu'il ne s'agit nullement de dispersion mais bien plutôt d'essaimage au travers de la grande simplicité des couvertures bicolores d'une forte identité portée par des choix philosophiques et poétiques. Choix qui mêlent aux classiques du XX^e : Adorno, Benjamin... les contemporains Badiou, Rancière, Bailly, Zizek... du côté de la philosophie et Cummings, Hopkins, Pasolini, Zanzotto, Sanguinetti, Reznikoff... aux côtés de Roubaud, Daive, Jouet, Parlant, Courtois, Demarcq... pour la poésie.

Parmi leurs dernières publications, ces éditions nous donnent, après *LTMW* en 2015, à entendre le *Chant tacite* d'Emmanuel Laugier. Comment dessiner la figure du monde ? Comment lui donner forme sans y substituer une histoire close, un récit qui donnerait du rêve à consommer aux anesthésiés que nous sommes ? Comment écrire le poème qui assurerait la traversée des souffles de la vie ? À ces questions ce *Chant tacite* apporte sa réponse sous la forme de ce "poème-journal" qui se développe entre le 20 août et le 19 de l'année suivante, soit 365 textes en route vers le poème.

Emmanuel Laugier se tourne souvent du côté de Mandelstam et de son *Sceau égyptien*, faisant sien son : "je ne crains ni le manque de liaison, ni les blancs. / Je coupe le papier avec de longs ciseaux. / Je colle des rubans frangés / (...) / Je n'ai peur ni des coutures, ni du jaune de la colle. / Je couturaille, je me la coule douce." Oui, Emmanuel Laugier "couturaille", il coud ensemble présent et passé et tisse, au fil des jours et des écrits, la durée singulière du poème.

Il y a dans l'écriture d'Emmanuel Laugier comme un dynamisme immobile, une alternance d'accélération et de ralentis, de rythmes et de contre-rythmes donc des arrêts, des suspensions, un art des chocs et des intensités. Lire Emmanuel Laugier, c'est regarder d'un œil étonné, attentif à voir comment il bouge, se délie, se déplie, ouvre les yeux, les ferme, se penche, avance, glisse, saute,

se jette à côté, traverse les pages. Regarder le corps du texte – cette danseuse! – comme le conseillait le poète E.E Cummings à propos de la beauté, n'est-ce pas le seul moyen de deviner son âme? C'est de là qu'émane cette musique tue, ce chant tacite est un je ne sais quoi qui insiste comme si quelqu'un se tenait derrière la porte au-delà de toute phrase et chantait en sourdine.

Alain Freixe

* Éditions Nous,
4 chemin de Fleury - 14000 CAEN



AGENDA DES AMIS

NICE - BMVR

Rencontre / lecture avec **Jeanne Bastide** autour de son livre *Un déjeuner de soleil* (parution septembre 2020)
jeudi 19 novembre 2020 à 17h

TOULOUSE - *Périphéries du Marché de la poésie*
Rencontres/Lectures avec **Alain Freixe, Dominique Massaut, Chiara Mulas** et **Florence Pazzottu**.
à la Cave Poésie René Gouzenne (71 rue du Taur)
lundi 5 octobre 2020

PARIS - Marché de la poésie

Place Saint-Sulpice
Nombreux auteurs sur notre stand
du mercredi 21 au dimanche 25 octobre 2020

NICE - BMVR

Rencontre / lecture autour d'**Albert Camus**
par *Les Amis de L'Amourier*
samedi 28 novembre 2020 à 15h

Le Basilic

gazette de **L'Association des Amis de l'Amourier**
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
publiée par **L'AAA** dont l'action est soutenue par
la Ville de Nice et la Commune de Coaraze.

Comité de rédaction

Alain Freixe, Marie Jo Freixe, Bernadette Griot,
Alain Guillard, Martin Miguel, Raphaël Monticelli,
Françoise Oriot, Michel Séonnet et Benjamin Taïeb.

Maquette: Bernadette Griot

L'Amourier éditions, 1 montée du Portal
06390 – COARAZE Tél: 04 93 79 32 85
www.amourier.com *l'amour des livres*

JOURNAL INTERMITTENT

de Raphaël Monticelli

Comme la chute d'Icare

Un vieux souvenir me trotte dans la tête ces temps-ci : Je feuillette des reproductions dans un ouvrage de vulgarisation de l'art. Je tombe sur une œuvre intitulée *La Chute d'Icare*. Plus ou moins attribuée à Brueghel l'ancien. Le personnage principal est un laboureur attentif à son travail. Un autre personnage, au second plan, un berger, le nez en l'air regarde on ne sait quoi vers la gauche. Où est Icare? Je suis le regard du personnage secondaire. Pas d'Icare. Il m'a fallu un bon bout de temps et quelques éclaircissements pour apercevoir, sur la droite du tableau, la représentation de deux jambes sortant de l'eau. Celles d'Icare sans aucun doute.

Le souvenir de *La Chute d'Icare* en draine quelques autres. Et d'abord cette *Impression au soleil levant*. Je m'en suis souvent servi lors de mes échanges dans les formations: tous, étudiants, adultes en formation, connaissaient ce titre. Se souvenaient d'avoir vu le tableau en reproduction, parfois en vrai à Marmottan. Tous se souvenaient d'avoir vu ce soleil se lever sur une sorte de paysage, maritime? Sur une nature en tout cas. Personne ne se souvenait de la fumée des cheminées du port du Havre.

Fort dans mes souvenirs celui du *Broadway boogie woogie* de Mondrian. Ravivé quand j'en ai su davantage sur Broadway, et encore quand j'ai marché le long de cette ancienne piste des Lenapes qui ne respecte ni le quadrillage des rues de Manhattan ni celui du tableau.

Comment les titres jouent-ils sur notre façon de regarder, lire, comprendre, interpréter une œuvre? En général ils désignent le sujet. Ce personnage à la fois musclé et comme décharné, assis devant une sorte de ruine, devant qui repose un lion, c'est saint Jérôme dit le cartel. Cet autre, c'est Rembrandt lui-même. Simple. Mais que le titre dise *La Joconde* et nous voici troublés. La désignation n'accroche rien dans notre souvenir ou notre savoir.

Je suis d'une génération où les peintres aimaient désigner les tableaux de façon objective: ne désignant que l'objet, ses matériaux, sa procédure. Pagès notait *Assemblage angulaire* ce qui était un assemblage angulaire, *Tas de bûches et de briques* un tas de bûches et de briques. Quelques années plus tard il titre une pièce *La Blanche échevelée*, une autre *La Tortille* ou une série *Surgeons et acrobates*. Désigner pour ajouter du sens me disait Maryline Desbiolles.

Le risque d'un titre c'est de fermer le regard. On voit Rembrandt ou saint Jérôme, ou Louis XIV ou... et on ne voit pas la peinture.

La Chute d'Icare ou le *Broadway boogie-woogie*, *La Tortille* ou cet *Espace mental* de Martin Miguel de 1969, questionnent celui qui regarde. Mettent en doute sa perception. Le mythe n'est rien face au travail du laboureur et du berger. Seules ces deux jambes qui sortent de l'eau, et qui rappellent vaguement un passage de Dante, portent, comme en sourdine, la leçon du mythe.

Et si ces souvenirs me trottent ces temps-ci, c'est que je regarde des travaux de Cristina Marquès. Cette artiste de l'altuglass travaille comme personne les titres de ses sculptures, interroge d'abord son propre regard sur son travail, s'accroche à des éclats, des mots, des impressions. Questionne les mots eux-mêmes, les réalités et l'histoire qu'ils portent avec eux. Et les titres qu'elle propose ouvrent le regard, font se déplier les yeux. Comme *La Chute d'Icare*.